

LA CLINIQUE

par

Patrick S. VAST

Ce texte a été publié pour la première fois dans le numéro 5 du fanzine québécois Nocturne

– Allô, je suis bien à la *Clinique de la Forêt* ?... Ah, ici c'est M. Duval. J'appelle à propos de mon épouse qui est venue à la clinique cet après-midi, pour rendre visite à sa tante Mme... Ah, d'accord...

Franck Duval, un grand brun mince, la trentaine entamée, se tenait debout dans le séjour de son appartement, le combiné du téléphone collé à l'oreille, l'air très anxieux. Il venait d'avoir affaire à une première employée de la clinique qui l'avait coupé pour lui annoncer qu'elle allait lui en passer une autre.

Très peu de temps après, il reprit :

– Allô, je suis M. Duval, Franck Duval, et j'appelle à propos de mon épouse qui... Ah, d'accord...

Franck soupira : on allait encore lui passer une autre personne.

Ne pouvant réprimer complètement son agacement, il recommença bientôt :

– Allô ! j'appelle à propos de mon épouse qui est venue cet après-midi voir sa tante, Mme Lucie Lejeune, qui se trouve dans votre clinique depuis environ deux semaines, et...

Franck s'interrompit pour écouter son interlocutrice, une femme au ton paisible. Et lorsqu'elle eut terminé, il la remercia d'une voix étranglée, et raccrocha.

Elle venait de lui annoncer que Mme Lejeune n'avait reçu aucune visite dans l'après-midi.

Franck regarda machinalement sa montre. Éliane, son épouse, était partie de chez eux vers 14 h. Elle devait juste rendre visite à sa tante à la clinique, comme elle l'avait déjà fait deux fois en deux semaines, et rentrer aussitôt. Elle aurait donc dû être de retour à l'appartement au plus tard pour 17 h. Or, il était presque 21 h ! Franck ne l'imaginait pas traînant sur les routes, d'autant que l'on avait annoncé une tempête pour la nuit.

Où pouvait-elle donc bien se trouver ?

Franck tourna en rond dans le séjour, puis, n'y tenant plus, il décrocha de nouveau le téléphone et rappela la clinique. Il eut cette fois directement son interlocutrice de tout à l'heure. Et comme il lui demandait si Mme Lejeune était bien encore hospitalisée à la clinique, elle le pria de rappeler le lendemain matin, car seul le Dr Laudrac qui n'était pas disponible pour l'instant, pouvait lui fournir des informations à ce sujet.

Franck trouva la réponse insolite, et ne s'en cacha pas ; mais jugeant qu'il ne tirerait rien de plus de son interlocutrice qui ne se départait d'ailleurs pas de son ton apaisant, il raccrocha.

Il se demanda alors s'il ne devait pas appeler la police ; a priori, Éliane avait disparu. Mais il décida de patienter, du moins jusqu'au lendemain matin, jusqu'à ce qu'il ait eu affaire au Dr Laudrac.

Il ne réussit pas à dormir de la nuit ; d'abord à cause de l'état d'anxiété dans lequel l'absence d'Éliane le plongeait, mais aussi du fait que le vent souffla avec une rare violence.

Au petit matin, dans un état semi-comateux, il rappela la clinique. D'une voix douce, une personne qui était apparemment la même que la veille, lui annonça qu'il était encore trop tôt, qu'il faudrait rappeler plus tard. Il était en effet 8 h, aussi Franck demanda-t-il à quelle heure le Dr Laudrac serait à la clinique. Toujours d'un ton doux, son interlocutrice lui répondit tranquillement qu'elle ne le savait pas.

Franck sentit aussitôt la colère le gagner, et demanda quand est-ce qu'on allait enfin se décider à cesser de *se foutre de lui* !

Sans s'offusquer de cette soudaine perte de sang froid, l'employée de la clinique dit qu'elle était désolée, mais qu'elle n'avait pas connaissance de l'emploi du temps du Dr Laudrac.

Alors, pour Franck, il ne restait plus qu'une chose à faire : se rendre à cette fichue clinique, et voir sur place.

Il but tout d'abord un grand bol de café très fort, et prit une douche froide.

Un quart d'heure plus tard, il était au volant de sa voiture. Il quitta assez rapidement la ville, et roula en pleine campagne. La tempête de la nuit n'était pas encore vraiment calmée, et les arbres alentour balançaient dangereusement.

Franck ne comprenait vraiment rien à ce qui lui arrivait. Éliane et lui menaient une existence paisible, en parfaite harmonie. Une soudaine fugue de sa part était invraisemblable. Il était vrai qu'il y avait quand même eu récemment une ombre dans leur vie : la terrible dépression dans laquelle avait sombré la tante d'Éliane après le décès de son mari, et sa tentative de suicide. C'était d'ailleurs cet acte désespéré qui l'avait conduit à la *Clinique de la Forêt*, un établissement jouissant par ailleurs d'une excellente réputation. Pourtant, Éliane était revenue abattue les deux fois où elle avait rendu visite à sa tante, et avait confié à Franck qu'elle s'inquiétait à cause du traitement lourd qu'on lui administrait. Mais de là à imaginer que cela aurait pu la conduire à disparaître !

Franck arriva bientôt à un croisement où était indiquée la direction de la clinique. Il s'engagea alors sur une route traçant une longue ligne droite à travers des champs. Il lui fallut rouler un bon moment avant d'apercevoir des arbres au loin, tandis que le vent qui soufflait toujours très fort, faisait tanguer sa voiture. Le ciel était incroyablement bas, chargé de gros nuages ; tout alentour était gris, même les champs. Mais quand Franck commença à traverser la forêt qui avait donné son nom à la clinique, il dut carrément allumer ses phares, car les arbres de bonne hauteur qui cernaient la route, annihilèrent complètement le peu de lumière que ce jour de cafard voulait bien diffuser avec parcimonie. Il arriva toutefois assez vite à une large clairière où se dressait un petit immeuble blanc de trois étages.

Il dut s'arrêter, car une grille très haute coupait l'accès à l'immeuble. Il y avait une guérite près de la grille, et très rapidement, un homme en sortit. Il avait le crâne rasé et était bâti comme une armoire à glace, mais le large sourire qui illuminait son visage, donna tout de suite confiance à Franck. L'homme s'approcha tranquillement de sa voiture, engoncé dans un épais blouson au col de fourrure.

Franck baissa sa vitre, et l'autre se pencha.

– Je suis M. Franck Duval, et j'ai rendez-vous avec le Dr Laudrac, déclara Franck avec assurance.

– Je vais vérifier, fit l'autre d'une voix douce qui tranchait avec son aspect.

Franck n'attendit pas très longtemps, et vit la haute grille commencer à s'ouvrir

automatiquement. Rassuré par la tournure que prenaient les événements, il entra avec confiance dans la cour de la clinique. Des lignes blanches avaient été tracées sur le bitume, juste en face de larges portes vitrées, pour indiquer où l'on pouvait se garer. Franck n'eut que l'embarras du choix, car curieusement il n'y avait aucune autre voiture, alors que l'on approchait de 9 h.

Il se gara et sortit de sa voiture. Il poussa l'une des portes vitrées, et se retrouva dans un vaste hall d'une propreté irréprochable. On n'avait pas lésiné sur le désinfectant, et l'on en ressentait des picotements au nez. Au fond du hall, se tenait assise derrière un comptoir, une jeune femme rousse aux cheveux frisottants, portant une blouse blanche. Elle regarda Franck s'approcher, en le congratulant d'un sourire engageant.

Celui-ci posa ses deux mains bien à plat sur le comptoir, autant pour se concentrer sur ce qu'il allait dire, que pour parer de cette façon à un éventuel mouvement d'humeur.

– Que puis-je pour votre service ? demanda la jeune femme d'une voix douce.

De toute évidence, c'était la personne avec qui Franck s'était énervé au téléphone.

– Je voudrais rencontrer le Dr Laudrac, dit-il.

Sans quitter son sourire, la jeune femme répondit :

– Le Dr Laudrac n'est pas à la clinique pour l'instant.

Franck s'efforça de rester calme malgré son grand bol de café fort, et la fatigue nerveuse résultant de sa nuit blanche.

– Et quand sera-t-il là ? demanda-t-il en modérant son ton.

– Je ne sais pas, répondit tranquillement la jeune femme.

– Bon, fit Franck, et est-ce que vous pourriez m'indiquer si Mme Lucie Lejeune se trouve toujours à la clinique ?

Toujours charmante, la jeune femme répondit :

– Il faudrait poser cette question au Dr Laudrac.

– Bon, fit encore Franck, et est-ce que vous pouvez me dire maintenant, si mon épouse, Mme Duval, est bien venue voir Mme Lejeune hier après-midi ?

Plus souriante que jamais, la jeune femme dit :

– Mais, monsieur Duval, je pense qu'on vous a déjà répondu à ce sujet, lorsque vous avez téléphoné hier soir.

Franck ne réussit plus à garder son flegme.

– Oui, seulement, je doute que ce qu'on m'a dit soit exact ! lâcha-t-il brusquement.

La jeune femme perdit d'un coup son sourire ; mais avec cependant toujours une voix douce, elle dit :

– Mais, monsieur Duval, je vous en prie, ne m'agressez pas.

– Je ne vous agresse absolument pas ! fit Franck.

– Mais si, vous êtes très agressif. D'ailleurs, tout à l'heure, au téléphone, vous avez été insultant.

– Pas du tout ! Je n'ai insulté personne. Par contre, ça fait deux jours que dans cette maudite clinique, on se fiche ouvertement de moi ! Alors ça suffit !

La jeune femme se leva brusquement, puis portant ses deux mains à sa poitrine, elle dit d'une voix oppressée :

– Monsieur, je vous en supplie, calmez-vous. Vous êtes très perturbé...oui, très agité...

– Mais dites tout de suite que je suis cinglé ! s'exclama Franck.

– *Allons, allons, du calme s'il vous plaît*, fit quelqu'un.

Franck se retourna, et vit venir vers lui cinq individus entièrement vêtus de blanc. Ils étaient à peu près taillés comme l'homme de la guérite, et leurs visages ronds et souriants inspiraient également confiance.

– Que se passe-t-il donc ? demanda le plus grand des cinq.

Aussitôt la jeune femme intervint :

– Il m'a agressée, et a même tenté de me frapper ! s'écria-t-elle.

– Mais c'est faux, entièrement faux ! s'exclama Franck.

Les cinq hommes en blanc s'approchèrent de lui, et deux d'entre eux lui saisirent chacun un bras. Ils étaient toujours très souriants, mais compte tenu de la pression qu'ils exerçaient sur chacun de ses bras, Franck commença à paniquer.

Il tenta de se dégager, en criant :

– Vous n'avez pas le droit de me retenir de cette façon !

– Mais bien sûr, fit le plus grand des cinq individus ; seulement, vous avez besoin de repos, vous êtes effectivement très agité.

– Vous n'avez pas le droit ! cria encore Franck qui ne parvenait pas à libérer ses bras. Je demande à voir le Dr Laudrac !

Arriva alors un individu petit et frêle, portant des lunettes rondes, et vêtu d'une grande blouse blanche.

– Je suis le Dr Jansen, l'assistant du Dr Laudrac, annonça-t-il. Que vous arrive-t-il donc, cher monsieur ?

On lâcha enfin les deux bras de Franck qui commença à expliquer :

– Mon épouse est venue hier après-midi, rendre visite à sa tante, Mme Lucie Lejeune, qui est hospitalisée dans cette clinique depuis deux semaines environ.

Le Dr Jansen hocha la tête, et Franck poursuivit :

– Or, elle n'a pas regagné notre domicile depuis...

Le Dr Jansen le coupa :

– Je comprends très bien votre tracas, cher monsieur, d'autant que Mme Lejeune n'a reçu aucune visite hier après-midi.

– Mais c'est impossible ! hurla presque Franck.

– Je confirme ce que j'ai dit, reprit tranquillement le Dr Jansen. Elle n'a reçu aucune visite ; ni hier après-midi, ni un autre jour, d'ailleurs.

– Mais vous mentez !

– Suffi ! ordonna le Dr Jansen. Vous avez agressé verbalement et même menacé physiquement l'employée de la réception. Vous représentez un réel danger pour notre société ; nous avons donc le devoir de la protéger de vos agissements.

– Mais, vous n'avez pas le droit ! s'exclama Franck. Qu'est-ce que c'est que ce traquenard ? Je veux voir immédiatement ma femme ! Vous n'avez pas le droit de la retenir ici contre son gré ! Ni d'ailleurs sa tante que vous gavez de médicaments !

– Conduisez-le à la chambre 25, elle est libre ! ordonna avec colère le Dr Jansen.

Les deux hommes en blanc de tout à l'heure saisirent de nouveau les bras de Franck qui se débattit aussitôt. Il finit par lancer son pied contre un troisième qui voulait l'attraper à son tour.

– Attention, il est très dangereux ! s'écria celui-ci.

Puis, avec ses deux collègues restants, il se rua sur Franck. Celui-ci ne put résister longtemps, et se retrouva bien vite plaqué au sol, avec la veste dont il s'était vêtu réduite en charpie.

– Amenez la camisole ! s'exclama le Dr Jansen.

Franck qui ne voyait plus rien de ce qui se passait, eut l'impression que d'autres individus étaient arrivés en renfort, et bientôt il fut emprisonné dans une sorte de veste qui empêchait tout usage de ses bras. Alors, ne voyant plus que du blanc tout autour de lui, il fut soulevé, puis emmené.

Le Dr Jansen se dirigea vers la réception. L'employée était de nouveau assise, et remplissait un formulaire, totalement détachée des événements.

– Vous n'avez pas eu trop peur, mon petit ? demanda le Dr Jansen, d'un ton paternel.

L'employée le regarda et soupira :

– Si, il faut dire qu'il est particulièrement violent.

Le Dr Jansen acquiesça de la tête.

– Oui, c'est un cas très lourd. Heureusement que le Dr Laudrac va le prendre efficacement en charge.

Puis avant de quitter la réception, il dit :

– Appelez donc le vigile pour qu'il s'occupe du véhicule de notre nouveau patient.

– Je l'appelle tout de suite, dit la réceptionniste.

Cette nuit-là

Franck sortit d'un sommeil lourd. Il avait des nausées et un horrible mal de crâne. Il eut tout

d'abord l'impression d'être paralysé. Mais au bout de quelques secondes, il se rendit compte qu'il était en fait solidement attaché sur ce qui devait être un lit au moyen de sangles. Il les sentait serrées contre son front, sa poitrine, son abdomen, ses jambes et mêmes ses chevilles. Il était ainsi totalement immobilisé de la tête au pied. Il avait par ailleurs l'impression d'être complètement nu. Il se rappela ce qui s'était produit avant qu'il ne s'endorme : son arrivée à la clinique, et la façon avec laquelle on l'avait entièrement neutralisé. À ce propos, il se souvenait de la douleur qu'il avait ressentie lorsqu'on l'avait piqué sans ménagement à la fesse après l'avoir délesté de son pantalon. Il avait ensuite très vite sombré dans l'inconscience. Il se doutait maintenant de ce qui était arrivé à sa femme. Elle avait également été kidnappée par l'équipe du Dr Laudrac. Mais pourquoi ? Dans quel but ?

Dans la pièce exigüe et surchauffée où il se trouvait, se répandait une lumière blafarde. Soudain une porte s'ouvrit, et Franck vit apparaître un individu mesurant au moins deux mètres qui se pencha légèrement vers lui. L'individu était vêtu d'une blouse aussi blanche que son épaisse chevelure qui était peignée en arrière. Son visage était creux et d'une incroyable pâleur.

L'individu se mit à parler d'une voix caverneuse :

– Eh bien, vous êtes réveillé, très cher ami. Je me présente, je suis le Dr Laudrac ; le Dr Laudrac qui vous accueille avec grand plaisir dans sa clinique.

Aussitôt, Franck sentit le lit se soulever de l'arrière, et il s'approcha ainsi petit à petit du Dr Laudrac qui s'était redressé. Il fut bientôt debout, face au médecin, pareil à une momie en exposition dans son sarcophage.

– Ah, que je vous dise, reprit le Dr Laudrac, pour être complètement admis dans notre chère clinique, il faut tout d'abord vous prêter à un petit rituel. Oui, je vais devoir vous embrasser dans le cou.

Franck tressaillit, d'autant que les lèvres du Dr Laudrac lui apparurent d'un coup très rouges, comme d'ailleurs ses yeux.

Et lorsqu'il posa sur son cou une main décharnée dont les doigts étaient prolongés par de très longs ongles d'un blanc nacré, Franck qui était maintenant inondé de sueur, se mit à

hurler, car le docteur commença à sourire légèrement, découvrant ainsi deux canines incroyablement acérées. Mais le cri de Franck se mua en un horrible et sinistre gargouillis, aussitôt après que le Dr Laudrac eut planté ses canines dans sa gorge, et commencé à aspirer goulûment son sang.

Lorsque le médecin fut rassasié, il se recula, et le lit de Franck commença à pivoter lentement vers l'arrière. Bientôt, Franck reposa immobile, raide, exsangue ; n'ayant gardé comme souvenir du *baiser* du Dr Laudrac, qu'une tache noirâtre sur sa gorge. Quant au médecin, il se tenait droit, le corps tremblant, abandonné tout entier à l'espèce d'orgasme qu'avaient fait naître en lui les litres de sang chaud dont il s'était abreuvé avec délectation.

Ce fut une exclamation qui le tira brusquement de son état d'extrême plaisir.

– Franck, mais tu es parmi nous !

Le médecin se tourna aussitôt vers une jeune femme aux cheveux noirs, à la peau blême, vêtue d'une grande chemise de nuit d'un blanc immaculé.

– Oui, très chère Éliane, notre Franck nous a rejoints, déclara le docteur en souriant, découvrant ainsi ses canines ensanglantées.

La jeune femme sourit à son tour, montrant des canines aussi acérées que celles du Dr Laudrac, mais d'une grande blancheur.

Puis elle regarda le cadavre allongé sur le lit, avec dans ses yeux rougeoyants, une véritable flamme de joie.

– Franck, parmi nous ! fit-elle encore.

– Enfin, presque, fit le Dr Laudrac. Il ne le sera vraiment que la nuit prochaine, lorsque sera terminée la phase transitoire, par laquelle doit passer tout vulgaire cadavre avant de devenir l'un des nôtres.

– Oh, Franck ! s'exclama d'un coup une autre voix féminine.

Entra alors dans la chambre, une femme d'une cinquantaine d'années aux cheveux gris, vêtue également d'une grande chemise de nuit blanche.

– Oui, ma tante, c'est bien lui, fit la jeune femme brune.

– Ah ! fit le médecin, je vois que ce sont les grandes retrouvailles.

– Oh, oui! fit la femme aux cheveux gris en souriant, découvrant elle aussi des canines acérées.

– Bon, je vais vous laisser avec notre cher Franck, dit le médecin. Mais prenez garde au lever du jour, regagnez vos lits avant.

Puis manifestement très ému, le Dr Laudrac poursuivit :

– C'est vraiment pour moi toujours un grand moment de bonheur, d'accueillir un nouveau patient. Même si parfois il faut un peu insister pour le convaincre des bienfaits de notre établissement. Ainsi, vous, chère Lucie, on peut dire que vous avez accepté d'entrer dans notre petite communauté sans vous faire prier. Pour Éliane, ça a été un peu plus difficile. Et pour Franck, il a fallu franchement le forcer, pour son plus grand bien, évidemment. Mais qu'importe, la nuit prochaine, lorsqu'il sera vraiment l'un des nôtres, nous ne lui en tiendrons pas rigueur, et il aura sa place comme chacun d'entre nous dans notre chère clinique. Et aussi, n'oublions pas de rendre hommage au personnel dévoué de cet établissement, qui nous est tant utile pour parvenir à ces moments de grand bonheur comme celui que nous connaissons actuellement.

Alors, le Dr Laudrac et ses deux patientes couvrirent Franck d'un regard attendri ; puis bientôt, il ne resta plus qu'Éliane et sa tante dans la chambre mortuaire, le médecin s'étant retiré discrètement.

Il commença à marcher le long d'un couloir où se répandait une lumière blafarde, d'un pas totalement silencieux, grâce aux épaisses semelles de crêpe de ses chaussures. Mais tout n'était que silence et quiétude dans la clinique, alors qu'au dehors le vent furieux soufflait dans la forêt ; faisant se plier les arbres dans une multitude de craquements sinistres ; et drainant moult plaintes à en glacer le sang.

De chaque côté du couloir, il y avait des portes portant un numéro. Sur le passage du médecin, chacune d'elles s'ouvrit, pour laisser très vite apparaître la face livide d'une femme ou d'un homme grimaçant un sourire.

– Attention, le jour va bientôt se lever, regagnez vite vos lits, conseilla le Dr Laudrac à ses patients, d'un ton bienveillant, tout en continuant sa marche paisible et silencieuse.